

La face cachée d'Alvaro Mutis

Troisième épisode des aventures de Maqroll el Gaviero, le héros favori d'Alvaro Mutis. Un bel morir : belle destinée pour un marin sans destination.

Gabriel Garcia Marquez a dédié *Cent Gans de solitude* à Alvaro Mutis. C'est dire l'importance de cet écrivain colombien, né à Bogota en 1923. En attendant que l'on traduise sa poésie, les Français découvrent depuis peu son œuvre romanesque. Alvaro Mutis y retrace les aventures de son héros favori, Maqroll el Gaviero, un marin dont les voyages ne mènent nulle part. Cet homme sans amarres s'offre une escale dans un port pourri du Rio de la Plata, au début de *Un bel morir*, qui vient d'être traduit. Rencontre avec l'auteur et son double.

— Vous publiez de la poésie depuis 1948, mais nous la connaissons très mal...

— Quelques poèmes ont été publiés en France dans de petites revues, jamais en volume complet. Et depuis sept ans, j'écris des romans.

— Pourquoi ce passage de la poésie au roman ?

— Ma poésie a toujours été très narrative. Elle n'est pas complètement lyrique. J'ai été influencé par Walt Whitman et Neruda, par cette poésie un peu... prosaïque, si on peut dire cela malgré la contradiction.

— Avait-elle déjà quelque chose de narratif ?

— Oui. Un jour, j'ai pris un poème en prose qui s'appelle *La neige de l'amiral*, et c'était le début d'un roman. J'ai essayé de le continuer, sans savoir quelle dimension cela allait avoir, et ainsi est né *La neige de l'amiral* (1). Ensuite je me suis rendu compte que Maqroll el Gaviero avait

beaucoup de choses à dire. Alors j'ai écrit aussi *Ilona arrive avec la pluie*, *Un bel morir*, et un quatrième volume qui n'appartient pas à la même logique, *La dernière escale du Tramp Steamer*.

— *Maqroll el Gaviero* était-il apparu très vite dans vos poèmes ?

— Dès le début.

— Que représentait-il ? Il est, comme vous, un grand voyageur. Il est sud-américain mais imprégné de culture européenne... Cela vous ressemble beaucoup.

— Oui. Le premier poème que j'ai écrit sur Maqroll el Gaviero est le troisième que j'ai publié dans ma vie. Il s'appelle *La Prière de Maqroll el Gaviero*. Je me suis rendu compte que ce personnage me permettait de dire beaucoup de choses que je n'aurais pas dites moi-même à la première personne. Alors cet homme, qui était une espèce d'intermédiaire avec le lecteur, a commencé à devenir un personnage qui m'accompagnait.

— Se situe-t-il quelque part entre le lecteur et vous, comme un intermédiaire ?

— Exactement. Une espèce de triangle se forme, que je trouve très efficace. Dans tous mes recueils, il est toujours le personnage principal de deux ou trois poèmes. Parfois, je ne mentionne pas son nom, mais il est évident que c'est lui qui parle.

— Vous êtes peut-être le seul à le savoir...

— Non, beaucoup de critiques et de lecteurs sont familiers du personnage. Il est un marin, un gabier et maintenant, après tant d'années, je trouve que le gabier est un très beau symbole du poète : il est l'homme qui reste juché en haut du mât le plus élevé du navire pour voir l'horizon et pour annoncer les choses.

— Il voit les choses, et il les dit. Les deux aspects coexistent.

— Oui. Et l'équipage dépend de lui. Mais lui dépend aussi de l'équipage. Cette relation est celle du poète avec son public. Parce que je crois que la poésie doit être visionnaire, ou elle n'est pas de la poésie. Je ne connais pas de milieu. J'ai trouvé cela après que Maqroll el Gaviero ait vécu beaucoup d'années avec moi. Il a fait pas mal de choses avec moi...

— Avez-vous eu immédiatement de lui une vision biographique totale, ou bien d'abord seulement quelques images de sa vie ?

— J'ai commencé par avoir quelques images, puis sa personnalité s'est développée au fur et à mesure que j'écrivais. J'avais d'abord pensé : « Je veux que Maqroll el Gaviero, ce vieux, cet homme à la retraite, dise ce que je ne dis pas moi-même. » C'était l'essentiel du personnage. Et après, je me suis rendu compte qu'il avait beaucoup vécu. Quelles choses avait-il vécues, quelles aventures, quels pays avait-il visités ? Il a visité surtout la Méditerranée, le Levant et les Caraïbes.

— Et Anvers.

— Et Anvers, naturellement. Dans tous mes livres, il y a Anvers. J'ai rendu hommage à ce port que j'aime énormément, avec *La dernière escale du Tramp Steamer*, parce que l'argument part d'Anvers. Enfant, il a vécu à Anvers, toujours dans la pauvreté, cherchant toujours divers travaux, diverses choses à faire. On me demande souvent combien il y a de moi dans Maqroll el Gaviero. Il y a beaucoup. Mais il a aussi sa personnalité. Peut-être a-t-il vécu des choses que je n'ai pas eu le courage de vivre, de connaître. Il n'est pas exactement mon double. Dans ces trois romans, il a créé une atmosphère à lui que j'avais le devoir, l'obligation de lui donner.

— Les romans sont-ils nés d'une décision consciente, ou bien d'une nécessité, parce que le personnage débordait des poèmes ?

— Je me suis rendu compte qu'il avait besoin d'espace et que, peut-être, la prose et la narration pouvaient donner un meilleur résultat que les poèmes. Quand j'ai essayé, quand j'ai écrit *La neige de l'amiral*, je n'avais aucun plan, aucun propos défini. A la fin, j'ai pensé immédiatement à *Ilona arrive avec la pluie*, une histoire suggérée dans d'autres textes. Puis je me suis rendu compte qu'il y avait un troisième roman qui s'appelait *Un bel morir*. Parce que je l'avais fait mourir, et qu'il fallait l'expliquer un peu mieux. Mais il ressuscite avec une facilité terrible...

— Vous poursuit-il ?



ULF ANDERSEN/GAMMA

Alvaro Mutis. « Maqroll est un marin, un gabier et maintenant, après tant d'années, je trouve que le gabier est un très beau symbole du poète. »

— Oui. Il m'a été très fidèle, très utile. Il m'a donné la possibilité de dire beaucoup de choses que je n'aurais peut-être jamais dites à la première personne. Je me connais très bien, j'ai trop de pudeur. Ma vie est quand même assez rangée. J'aime beaucoup voyager, j'ai beaucoup d'expérience, mais finalement j'ai travaillé pour des compagnies américaines de cinéma, ou comme chef des relations publiques de la Standard Oil de Colombie, j'ai fait des boulots très rangés. J'ai vu des choses, quelques choses, qui m'ont donné l'idée d'une porte qui s'ouvrait et que je ne traversais pas. Mais lui, il les a traversées,

ces portes, tout le temps, parce qu'il prend tout ce que la vie lui donne. Tout !

— Il est donc, par nature, un personnage romanesque !

— Mais je ne suis pas un romancier, je ne connais pas vraiment la technique du roman. J'ai beaucoup lu de romans, naturellement, j'aime beaucoup les grands classiques, surtout Dickens, par exemple, et Marcel Proust qui est, avec Céline, l'écrivain que j'admire le plus. Mais je n'avais pas la main faite pour ça. Et c'est la raison pour laquelle ça m'a coûté beaucoup de travail, beaucoup d'angoisse, d'écrire ces trois livres, simplement à

cause de la technique.

— Comment avez-vous résolu ce problème ?

— J'ai commencé avec une trame très ténue. J'avais une idée très simple mais au fur et à mesure que j'écrivais, je me suis rendu compte que beaucoup de choses suscitaient mon imagination et restaient présentes, que d'autres personnages apparaissaient. Tous ces personnages poussaient et demandaient de la place, il fallait soigner l'écriture...

— Le roman était donc un outil nouveau pour vous quand vous avez écrit *La neige de l'amiral*. Avez-vous eu le sentiment, ensuite, d'apprendre à l'utiliser mieux ?

— Il me semble qu'*Ilona* est davantage un roman que l'était *La neige de l'amiral*. Et *La dernière escale du Tramp Steamer*, encore plus. *Un bel morir* aussi. Ce sont des faits, avec une action très nerveuse qui se déroule dans une ambiance tout à fait réelle.

— Comment se sont articulés les volumes entre eux ?

— Il n'y a aucune articulation, aucune relation chronologique, mais seulement quelques personnages, comme Abdul Bashur, par exemple, qui figure dans deux volumes. Il apparaît comme une nostalgie dans un volume, comme une présence évidente dans un autre. Je pensais très simplement à écrire deux épisodes distincts de la vie de Maqroll el Gaviero, deux épisodes indépendants, avec des ambiances complètement différentes. Le second volume, par exemple, se déroule à Panama, c'est un pays que je connais très bien. Et le troisième se déroule en Colombie, ce qui est plus dangereux pour moi — dangereux au point de vue de l'écriture. Mais je ne cite jamais le nom du pays.

— Une des choses qui frappent dans le deuxième volume, *Ilona* vient de la pluie, c'est la fidélité de Maqroll el Gaviero aux êtres qui l'ont accompagné dans le passé.

— Oui, une fidélité faite surtout d'amitié, et aussi d'indulgence, de complicité — d'une complicité absolue. *Ilona* était exactement le genre de femme qui pouvait vivre avec Maqroll, parce qu'elle avait une compréhension profonde de son caractère. Grâce à cela, leur relation a beaucoup duré. Mais s'il retrouve *Ilona*, moi, je la rencontrais pour la première fois. Je me demandais comment sauver Maqroll qui allait de mal en pis, et j'ai

pensé à Ilona !

— *Il y a dans ce livre une idée de romancier plutôt que de poète : le bordel à Panama...*

— Je voulais écrire depuis longtemps cette histoire du bordel de stewardess, parce qu'elle est réelle. Mais elle s'est déroulée de façon différente. On m'avait parlé d'un bordel dont les filles étaient hôtesse de l'air. J'ai visité l'endroit, j'ai parlé avec la « Madame », et je me suis rendu compte qu'il s'agissait de prostituées très naïves qui se déguisaient en hôtesse de l'air d'une manière très maladroite. D'ailleurs, ça ne marchait pas, la « Madame » cherchait un autre truc pour attirer les clients. Mais il me restait l'idée, je l'aimais bien, et elle s'est intégrée très naturellement au roman.

— *Les personnages principaux de ce livre sont peut-être Larissa et son amant-fantôme rencontré sur un bateau...*

— C'est l'idée de départ. Mais je me suis rendu compte que c'était un thème fantastique. Et je me suis méfié — je ne veux pas dire que je n'aime pas la littérature fantastique, je l'aime beaucoup, mais je n'en me sens pas cette vocation. Je respecte beaucoup ce genre et il a ses propres règles, difficiles à préciser. Alors, j'ai un peu oublié cette histoire et elle est devenue une petite anecdote sans importance. Sans importance, pas tout à fait quand même, parce qu'Ilona meurt à cause de Larissa qui déclenche vraiment la tragédie.

— *Puis vient le troisième roman du cycle, récemment paru en français. Son titre est énigmatique...*

— *Un bel morir* est une citation d'un vers de Pétrarque : « Un bel mourir honore toute sa vie. » C'est une idée de la Renaissance : la mort comme dignité de l'homme, la grandeur de la mort pour le sauver. Ilona apparaît encore dans ce roman, comme un souvenir qui vient dans deux songs de Maqroll.

— *Vous disiez que ce troisième roman se passe en Colombie. Le nom du pays n'est cependant pas cité.*

— Mais c'est évident. Tout se passe dans un petit endroit, au bord d'un fleuve qui traverse tout le pays. Et il y a naturellement la guérilla, la violence, qui ne constituent pas du tout l'essentiel du roman mais qui en sont le contexte.

— *Quand vous l'avez écrit, viviez-vous encore en Colombie ?*

— Non, pas du tout.

— *Avez-vous quitté votre pays depuis longtemps ?*

— Il y a trente-quatre ans que j'habite Mexico. Mais je visite très souvent la Colombie. J'aime beaucoup mon pays et j'y ai beaucoup d'amis.

— *Comptez-vous écrire d'autres aventures de Maqroll ?*

— Oui, j'ai écrit un quatrième roman, dans lequel je raconte les aventures de Maqroll comme chercheur d'or dans la Cordillère des Andes. J'ai commencé à raconter cette expérience dans *La neige de l'amiral*. Mais je n'ai pas d'autres projets précis pour le roman. Je veux revenir à la poésie aussi tôt que possible.

— *Ces romans reliés les uns aux autres donnent de Maqroll et Gaviero plusieurs images qui, ensemble, constituent une personnalité assez complexe.*

— Il a essayé plusieurs hypothèses de vie. C'est très important, parce que je ne veux pas rester seulement sur l'image d'un marin. Maqroll est un homme qui a travaillé dans les mines d'or, qui a fait les travaux les plus rares, les plus étranges, les plus accablants quelquefois et aussi qui a eu quelque argent de temps en temps.

— *Et il aurait pu être tout à fait autre chose ?*

— Oui. Un aspect de sa personnalité est particulièrement difficile à organiser, si on peut dire : sa culture. Mais je tenais à faire de lui un homme qui lit beaucoup et qui lit surtout l'histoire. Pas pour donner l'idée d'un homme cultivé, non. Mais à force d'avoir vécu des choses très intenses, il cherche à les retrouver dans l'histoire.

— *Même quand il rêve, il rêve d'histoire. Mais d'histoire européenne, le plus souvent.*

— Oui, toujours. J'en ai marre de l'histoire sud-américaine. Elle est trop simple.

— *L'histoire européenne vous semble moins monotone ?*

— Beaucoup moins, naturellement. Nous, nous avons les guerres d'indépendance qui se situent finalement dans la continuité des guerres carlistes espagnoles. C'est une guerre civile d'Espagne qui se déplace vers l'Amérique latine. Et c'est toujours la même histoire, surtout dans mon pays. Nous avons connu trente-deux ans de guerre civile. Naturellement, il y a peut-être là-dedans un matériau très riche

pour un romancier, mais pas pour moi. Je ne m'y intéresse pas. J'ai donc tenu à ce que Maqroll soit un type qui connaisse très bien l'histoire de l'Europe.

— *Est-ce en rapport avec votre propre itinéraire ? Vous avez vécu longtemps en Europe, et vous y avez fait des études...*

— Je suis arrivé là-bas en 1926, quand j'avais deux ans. Et j'y suis resté jusqu'en 1937.

— *Pendant ces douze années, avez-vous été complètement coupé de la Colombie ?*

— Naturellement, j'allais en vacances en Colombie. J'y séjournais dans une hacienda, une plantation de café et de canne à sucre de mon grand-père, que ma mère a héritée ensuite. Pour moi, c'était le paradis.

— *En dehors de Maqroll, avez-vous beaucoup utilisé votre passé dans vos poèmes ?*

— Bien sûr. Dans mes poèmes, je raconte toujours la même chose. Je crois qu'un poète a une ou deux choses à dire. Il les dit et il les redit. Trois choses, je crois que c'est trop. Pour moi, en tout cas, deux suffisent, et j'en parle toujours. Il y a ce panorama du passé européen qui est sur moi comme un nuage, et il y a aussi ce petit coin de la Colombie, le paysage, les odeurs, certaines caractéristiques de ce lieu. Par exemple, comment les choses s'usent, se détruisent rapidement à cause de l'humidité, du climat. Tout meurt et tout est entraîné avec une force extraordinaire. Je suis toujours impressionné.

Je crois que j'écris pour tenir présentes toutes ces impressions de ma jeunesse qui sont pour moi très importantes. Je crois complètement à ce que disait Marcel Proust : les choses qu'on a vécues entre six et douze ans sont les seules qui comptent. Je me suis rendu compte très rapidement que j'écrivais seulement pour maintenir une relation directe avec les essences de ces lieux, de ces deux lieux, la Belgique — l'Europe en général — et ce petit coin de la Colombie qui maintenant n'existe plus. Il a été complètement détruit par la guerre.

C'est pourquoi ma poésie n'appartient pas à la tradition poétique de la Colombie. Elle est marginale. Ma position est très rare et très bizarre, — si j'ai une position, c'est peut-être trop dire —, dans la littérature colombienne. Les lecteurs et les critiques me demandent toujours où je trouve tout ce dont je parle. Pour eux,

MAQROLL L'AVEUTUREUX

Un bel morir, Alvaro Mutis. Traduit de l'espagnol par Eric Beaumatin. Ed. Grasset, 92 F.

De livre en livre, la saga de Maqroll el Gaviero s'augmente de nouveaux épisodes et de nouveaux visages, particulièrement féminins, qui constituent dans la mémoire du héros une galerie de portraits dont aucun n'efface le précédent.

Dans *Un bel morir*, la jeune et belle Amparo Maria, qui vit dans une plantation de café et porte fièrement sa beauté circassienne, ne fait pas oublier à un Maqroll déjà âgé (bien que jamais son âge ne soit précisé) et embarqué dans une aventure terrestre, ce qui est le comble pour un marin, Flor Estévez et Ilona. Fidèle à toutes ces femmes, déchiré par le souvenir douloureux de chacune des ruptures auxquelles il a dû se résoudre, Maqroll baisse sa garde et se laisse, un peu malgré lui mais sans trop résister, utiliser dans une sombre histoire de trafic d'armes. Elle le

conduit dans la montagne, au cours de périples dangereux non seulement à cause des chemins abrupts qu'il faut emprunter mais aussi parce qu'une sourde menace pèse au-dessus de lui.

L'aventureux Maqroll possède un seul viatique, deux livres en français dans lesquels il se plonge chaque soir, quelle que soit sa fatigue, quels que soient le froid et le malheur qui l'environnent. Une vie de saint François d'Assise et les écrits du prince de Ligne éclairent ainsi la route sombre qu'il a choisie, prêt à chaque instant à renoncer à l'amitié de ceux qui lui sont devenus proches dans ce bout du monde où il a atterri une fois de plus, comme un animal se réfugie dans un coin pour panser ses blessures avant de repartir au combat pour la vie.

Chaque fois qu'Alvaro Mutis nous présente Maqroll, nous découvrons une facette de sa personnalité complexe, à la fois intuitive et réfléchie. Quant à l'auteur, qu'il le veuille ou non, il est à chaque fois un peu plus romancier, dans la plénitude de son talent d'écrivain au service de récits dont on ne s'arrache pas facilement. P.M.

beaucoup de ces choses n'existent plus. Je regrette de ne pas écrire de longs poèmes politiques pour sauver les gens de la misère, mais ce n'est ni mon métier, ni mon goût, ni ma vocation. C'est comme pour la poésie purement lyrique. J'ai essayé. J'ai écrit, par exemple, un livre qui s'appelait *Le Petit Livre des lieder*, et qui devait être constitué de poèmes brefs. J'ai échoué : dans le onzième ou douzième poème, je commençais à raconter les mêmes choses.

— *Est-ce la raison pour laquelle, après la trilogie de Maqroll el Gaviero, vous avez utilisé encore ce personnage dans La dernière escale du Tramp Steamer ?*

— C'est une histoire compliquée et peut-être curieuse. J'avais depuis longtemps l'intention d'écrire une histoire d'amour, tout simplement. Une histoire d'amour avec tous les éléments : comment se trouvent les amants, comment ils s'aiment, comment ils s'abandonnent. Sans plus. J'ai donc commencé à écrire *La troisième escale du Tramp Steamer*, qui devait être cette histoire d'amour. Et puis, « il » est arrivé dans ce livre, comme une espèce de signature, comme Hitch-

cock signait ses films de sa présence.

— *Nous parlons surtout de vos romans, parce qu'ils sont traduits. Mais n'êtes-vous pas un peu déçu de n'être pas reconnu comme poète auprès du public français ?*

— Franchement oui. En Amérique latine, c'est le contraire. Les poèmes où Maqroll apparaît, et qui constituent le noyau des romans, sont très présents. Je sais que François Maspero est en train de traduire ma poésie. Pour moi, il est important qu'on la lise. Mais je sais que la poésie n'est pas très lue en France et dans les pays francophones...

— *Elle reste pour vous l'essentiel ?*

— Oui, tout à fait.

— *Le roman en serait donc, dans votre cas, seulement une excroissance ?*

— Oui. Quand j'écris un roman, je parcours un terrain dont je sens qu'il n'est pas le mien. Mais je n'ai pas suspendu le travail poétique, je continue à écrire des poèmes et à en publier de temps en temps. C'est vraiment ma vocation principale. Peut-être un jour arriverai-je à être, hors de l'Amérique latine, poète plutôt que romancier. Mais je ne suis pas très pressé et je n'accorde pas beaucoup d'import-

tance à ces différences dans les genres littéraires.

— *Nous avons déjà parlé, il y a quelques mois, de Gabriel Garcia Marquez et du Général dans son labyrinthe, ce livre dont vous lui avez donné le sujet et qu'il vous a dédié. Le roman est paru depuis en français...*

— Vous savez, nous sommes amis, mais nous avons des convictions politiques complètement opposées. Je suis un monarchiste, un légitimiste, un véritable réactionnaire. Et lui est un ami de Fidel Castro. Il est un homme très honnête, d'une grande rectitude, d'une pureté absolue, qui croit profondément à certaines solutions politiques pour le monde. Pour ma part, je suis très pessimiste. Mais nous n'en parlons jamais. Quelquefois, rarement, il en rit : « Toi, avec tes rois... »

— *A propos de Gabriel Garcia Marquez, précisément, pouvez-vous vous situer dans ce qu'on a appelé le « boom » sud-américain à l'intérieur duquel nous l'avons découvert ?*

— Parce que j'étais poète, je me sens tout à fait marginal par rapport à ce « boom » dans lequel je ne crois d'ailleurs pas. Il est tout à fait artificiel. On a mis Borges, qui avait presque 90 ans, Carpentier, qui appartient aux années 30, et des écrivains plus jeunes. C'est tout à fait absurde !

— *Voulez-vous dire que c'était un phénomène de traduction plutôt que de création ?*

— Exactement. Mais c'est monstrueux. Comment pouvez-vous penser en même temps à Cortazar, par exemple, et à Garcia Marquez ? Ils sont complètement différents ! Mais c'est complètement oublié, maintenant.

— *Suite à ce boom, l'activité romanesque est-elle malgré tout restée importante ?*

— Non. Avec la mort de Carpentier, avec la mort de Cortazar, avec l'égarement de Vargas Llosa dans la politique, seul Garcia Marquez reste un véritable écrivain dans la tradition des narrateurs latino-américains. Et les jeunes écrivains se trouvent maintenant dans une impasse très douloureuse. Chaque jeune homme qui veut écrire en Amérique latine commence à écrire *Cent ans de solitude*... Mais on ne peut pas le refaire.

Propos recueillis par Pierre Maury

(1) Ce roman a été publié aux éditions Sylvie Messinger ainsi que *Ilona vient avec la pluie* et *La dernière escale du Tramp Steamer*. Signalons par ailleurs que la FNAC organise ce mois plusieurs rencontres avec Alvaro Mutis : le 5, à 17 h, à Paris (FNAC Montparnasse), le 6, à 17 h 30, à Lyon, et le 7, même heure, à Bordeaux.